

Don Quichotte De La Manche De Michel De Cervantes

1810.

Cervantes Saavedra, Miguel de

PARIS, 1810-

Chap. XXXII. Arrivée à l'hôtellerie.

[urn:nbn:de:hbz:466:1-78764](https://nbn-resolving.de/urn:nbn:de:hbz:466:1-78764)

CHAPITRE XXXII.

Arrivée à l'hôtellerie.

Le dîner achevé, l'on se remit en route, et l'on arriva le lendemain sans aventure à la fameuse hôtellerie si redoutée par Sancho, qui ne put éviter d'y entrer. L'aubergiste, sa femme, sa fille et l'aimable Maritorne, en reconnaissant don Quichotte, s'avancèrent au-devant de lui. Le chevalier les reçut gravement, et leur recommanda de lui donner un meilleur lit que la dernière fois. On lui répondit que pourvu qu'il payât mieux, il serait traité comme un prince, et sur-le-champ on lui arrangea la même chambre qu'il avait occupée. Notre héros, qui se trouvait fatigué, ne tarda pas à se coucher et à dormir.

Pendant ce temps, la femme de l'aubergiste se disputait avec maître Nicolas, qu'elle avait pris par sa fausse barbe, en criant de toutes ses forces : Par la mardi ! vous me la rendrez,

ma bonne queue de bœuf, que nous cherchons depuis trois jours. Le barbier défendait sa barbe, et la querelle devenait vive, lorsque le prudent curé vint mettre la paix en conseillant à maître Nicolas de quitter son déguisement, devenu désormais inutile, puisqu'on dirait à don Quichotte que la princesse avait envoyé son écuyer annoncer dans son royaume l'arrivée du libérateur. La barbe fut alors rendue, ainsi que les beaux habits que l'hôtesse avait prêtés.

On s'occupa du souper : tandis qu'on le préparait, Dorothée, Cardenio, le curé, raconterent à l'aubergiste et à sa femme tout ce qu'il avait fallu faire pour ramener don Quichotte avec eux. Le curé déplorait l'étrange folie de ce pauvre gentilhomme, qui, plein d'esprit et de sens sur tout ce qui n'était pas la chevalerie, avait eu la tête tournée par les maudits romans qu'il avait lus. Vous m'étonnez, monsieur le curé, lui répondit l'aubergiste ; ces livres dont vous dites tant de mal font le bonheur de ma vie. Dans le temps de la récolte, les moisonneurs se rassemblent ici les jours de fêtes : nous nous mettons en cercle plus de trente ou quarante, et nous écoutons avec délices la lecture de ces histoires de chevaliers. Nous ne nous en lassons point : ces grands coups d'épée nous

charment; et nous passerions la nuit entière, sans nous en apercevoir, à entendre ces beaux récits. Moi de même, s'écria Maritorne; et ce que j'y trouve de plus gentil, c'est quand ces belles demoiselles se promènent avec leurs messieurs sous les allées d'orangers, tandis que la vieille duègne fait le guet en enrageant. Et vous, mademoiselle, dit le curé à la jeune fille de l'aubergiste, ces lectures vous plaisent-elles? Je ne les comprends guère, monsieur, répondit-elle d'un air naïf: les coups d'épée ne m'amusent pas; mais les plaintes amoureuses des chevaliers me font souvent pleurer de compassion. Je trouve leurs dames trop cruelles, et je ne conçois pas comment il peut y avoir des femmes assez abandonnées de Dieu pour faire souffrir ainsi des hommes d'honneur, qui ne demandent que le mariage. Allons! taisez-vous, petite fille, reprit l'hôtesse avec aigreur; à votre âge on n'en doit pas tant savoir, et on ne doit pas se mêler de la conversation.

Monsieur l'aubergiste, interrompit le curé, vous avez donc ici de ces livres! je serais curieux de les voir. L'aubergiste courut aussitôt chercher une petite malle fermée d'un cadenas, dans laquelle il y avait quelques gros volumes, et des cahiers écrits à la main. Le curé feuilleta

les livres : c'étaient don Cirongilio de Thrace, Félix le Mars d'Hircanie, l'histoire de Gonzalve de Cordoue, surnommé le grand capitaine, et la vie de don Diègue Garcias de Parèdes. Aux deux premiers titres le curé dit au barbier : Madame la gouvernante nous manque. Mais, mon cher frère, ajouta-t-il en s'adressant à l'aubergiste, ces ouvrages-là ne devraient point être ensemble : votre Cirongilio et votre Mars d'Hircanie ne sont qu'un ramas de mensonges, au lieu que l'histoire de Gonzalve et de Diègue Garcias est véritable, instructive, et nous apprend les grandes actions de ces héros, dont l'un fut en effet le plus ferme soutien de nos armées, et dont l'autre mérita le titre de grand capitaine, qui lui fut donné par toute l'Europe. Vous direz ce qu'il vous plaira, reprit l'aubergiste, mais l'histoire de ces deux messieurs m'ennuie, et Félix d'Hircanie m'amuse : j'aime à le voir, d'un seul revers, couper par le milieu cinq géans ; une autre fois, dans une bataille, coucher par terre seize cent mille soldats comme des capucins de cartes. Votre grand capitaine en a-t-il jamais fait autant ? Comment ne pas admirer Cirongilio de Thrace, qui vit sortir un beau jour du milieu d'une rivière un grand serpent tout de feu ? il s'élança

sur ce serpent, et le serra si fort qu'il allait l'étouffer, quand le monstre, plongeant tout-à-coup, emporta le chevalier au fond du fleuve. Là, il se trouva dans un palais de cristal, entouré de jardins superbes ; et le serpent devint un vieillard qui lui raconta les plus belles choses du monde. Voilà une histoire, celle-là, et non pas celles que vous me vantez. Mais vous savez, j'espère, lui dit le curé, qu'il n'y a pas un mot de vrai dans tous ces récits ? A d'autres ! répondit l'aubergiste ; comment cela ne serait-il pas vrai, puisque c'est imprimé avec la permission du conseil royal ? vous sentez bien que messieurs du conseil ne mettraient pas leur signature à des mensonges. Fort bien, répliqua le curé : vous n'êtes pas éloigné, ce me semble, d'en être au même point que don Quichotte. Mais j'en aurais trop long à vous dire pour vous faire comprendre la différence d'une histoire et d'un roman pour qu'il fût un ouvrage estimable ; ce sera pour une autre fois. Montrez-moi, s'il vous plaît, ces manuscrits.

L'aubergiste les lui remit. Le premier avait pour titre : *Nouvelle du Curieux extravagant*. Après en avoir parcouru quelques pages : Voici, dit le curé, un conte, une espèce de petit roman qui ne me paraît point mau-

vais, parce qu'il a un but moral : si madame n'a pas envie de dormir, je lui proposerai cette lecture. De tout mon cœur, répondit Dorothée ; aussi bien je n'ai pas l'esprit assez calme pour espérer du sommeil. Cardenio, maître Nicolas, témoignèrent à monsieur le licencié beaucoup d'envie d'entendre la nouvelle. On s'assit, on fit silence, et le curé la commença.
